

Adieux Gara

Pilar González Bernaldo de Quiros

J'ai le douloureux honneur de te faire nos adieux Gara. Etrange convention que celle des adieux, alors que tu n'es plus là et qu'il s'agit d'évoquer ta mémoire, plutôt que l'éconduire. Tu étais plutôt allergique aux protocoles.... et les cérémonies d'adieux n'étaient probablement pas ta tasse de thé. Impatient de retrouver tes archives ou d'entamer une conversation agréable avec un ami, tu étais plutôt du style à te dérober de ce type de rituel. Garavaglia, un style à part... avait senti un de tes collègues. Sacré Gara.

Nous nous connaissons depuis trente ans exactement. Tu revenais de ton exil mexicain et moi j'étais une jeune doctorante, avec son diplôme de DEA tout fraîchement décroché et qui commençait son travail de terrain à Buenos Aires. C'est aux Archives Nationales d'Argentine que nous nous sommes donné le premier rendez-vous. Ces archives qui te faisaient tant pester –l'ascenseur toujours en panne, les liasses mal conservées, les communications des documents éternellement improbables- mais qui étaient ta deuxième maison. « Monsieur Garavaglia » y est une véritable institution. Si on veut savoir si tu es à Buenos Aires il faut se rendre aux archives. La dame d'un âge certain qui se trouve toujours à l'accueil et qui se targue de connaître « Monsieur Garavaglia » depuis presque 50 ans de vie d'archives, vous dira s'il est à Buenos Aires et le jour et l'heure à laquelle on peut le trouver. *Le goût de l'archive* d'Arlette Farge c'est un ouvrage que tu aurais pu écrire et que tu as sans doute beaucoup aimé. Mais tu l'aurais certainement écrit autrement, car tu portais sur la vie le regard d'un militant empressé d'engager le prochain combat, que tu transformais en micro batailles quotidiennes. Lutte que tu livrais peut-être aussi contre tes vieux démons, ceux qui te suivaient depuis ton engagement dans le mouvement politico-militaire *Montoneros* et que tu as tout récemment tenté d'exorciser par un retour réflexif –après ces quarante années bibliques de refoulement- sur cette expérience dont tu nous as laissé le témoignage dans *Una juventud en los años sesenta*. Tu m'en as encore parlé lors de notre dernière conversation il y a presque un mois. Tu étais alors parfaitement lucide et la perspective d'une mort annoncée te renvoyait à ces années de plomb. Je ne vais pas trahir ici nos confidences, mais je peux dire que j'ai trouvé un homme entier et prêt pour un prochain combat. Comme toujours, sacré Gara.

Nous avons alors évoqué le souvenir de ce rendez-vous mémorable avec le Directeur des Archives Nationales. Nous étions dans les années 90 et nous passions tous les deux l'été de l'hémisphère nord dans le froid humide de la salle de lecture des Archives nationales de Buenos Aires. Et comme d'habitude les problèmes s'accumulaient et les jours filaient sans que l'on puisse avancer dans nos recherches. Alors nous avons demandé un rendez-vous avec le Directeur des Archives. Il était pour moi question de le sensibiliser aux problèmes que représentaient pour la recherche historique des archives toujours inaccessibles mais il s'agissait pour toi également de mettre le monde à l'endroit, comme toujours. Et tu avais clos ce rendez-vous très musclé, en crachant sur un Directeur resté bouche bée « Alors, Monsieur, si j'ai bien compris, votre mission consiste à faire en sorte que les papiers ne s'envolent pas ». Sacré Gara.

L'humour ne te manquait jamais et tu aimais bien rire. Jusqu'à la fin tu as conservé cette « légèreté de l'être » pour reprendre l'expression de Kundera, auteur que tu aimais beaucoup et dont tu étais si fière d'être son collègue. Même lorsqu'à la fin les mots n'étaient plus possibles, tu continuais à parler avec tes mains, cette langue que tu maniais avec autant d'exubérance que de doigté. Et même aux moments les plus difficiles tu continuais à porter ce regard distancé et un peu amusé sur la situation objectivement désespérée qui était alors la tienne. Sacré Gara.

Je ne rappellerais pas ici ton œuvre d'historien de l'Amérique latine, « persistante, créative, tenace » comme l'a si bien résumé Antonio Ibarra. Les hommages scientifiques viendront, nombreux, une fois que la communauté des historiens sortira de la stupeur provoquée par un départ si brutal. Dès ta thèse de doctorat soutenue à l'EHESS en 1979, tu n'as pas cessé d'interroger le présent du passé, souvent en duo, car tu aimais partir vers une nouvelle aventure scientifique accompagné d'un bon ami. C'est ainsi qu'avec Juan Carlos Grosso, ton grand et si regretté ami vous avez renouvelé l'histoire fiscale avec vos recherches sur l'Alcabala en Nouvelle Espagne. Jorge Gelman, Raúl Fradkin, José Luis Moreno, Juan Pro, Juan Marchena, Jean-Frédéric Schaub, Claudia Contente, Pierre Goutreau, Jacques Poloni, Gilles Rivières et bien d'autres t'ont accompagné dans ces différentes aventures scientifiques et pourront en rendre compte mieux que moi.

Je souhaite ici témoigner au nom de tes nombreux ami-e-s, éparpillés par le monde et qui n'ont pas pu être présents aujourd'hui, amitiés que tu as nouées pendant tes différents exils en France, en Italie, au Mexique, et pendant ta riche et longue carrière scientifique, en Europe, aux Etats-Unis et en Amérique latine. Ils sont tous effondrés de te voir partir si promptement, de devoir faire le deuil de ta présence et des longues conversations qui étaient en même temps historiques, historiographiques et politiques. Car « charleta » tu l'étais volontiers, pour le plaisir de ceux qui t'accompagnaient. Ces amis t'accompagnent aujourd'hui par l'artifice de ces paroles.

Enfin, si je me suis décidé à prendre la parole dans ce lieu si peu engageant, c'est pour rappeler le père attentif et aimant que tu as été. Tes enfants étaient ta première et principale préoccupation et tu assumais volontiers et avec beaucoup d'humour ton côté Yiddishe Mame. Lors de nos rencontres à l'occasion d'une soutenance de thèse, d'un colloque ou plus souvent lors d'une retrouvaille fortuite aux Archives, tu me faisais toujours le récit de leurs accomplissements, toujours fier de les voir grandir et voler de leurs propres ailes, en suivant leur propre chemin. Maite « la gringuita » comme tu la surnommait chaleureusement depuis son départ pour New York, et Lu, devenu « Dr. Garavaglia », après sa soutenance de thèse. Tu as été là aussi un homme comblé par l'amour de tes enfants. Ta maladie vous a « offert » une dernière occasion de vous retrouver, cette-fois ci avec Marie, la fidèle compagne de Lu et Tere, qui a été d'une générosité extraordinaire, choisissant de t'accompagner dans l'étape la plus difficile de ta vie alors que vos chemins vous avaient éloigné depuis longtemps. Ils ont tous veillé sur toi jusqu'à la dernière minute, t'assurant de doux moments malgré l'aspérité de la maladie. Ils ont été d'un énorme courage et d'une humanité exemplaire. Tu avais raison d'être fier de tes enfants, ils sont de belles et grandes personnes. Nous veillerons tous sur eux.

Tu pars trop tôt, trop brutalement surtout, mais après une belle vie, remplie d'amour des tiens et de belles réussites scientifiques et institutionnelles. Tu auras aussi une belle mort car tes enfants vont t'offrir de passer, comme Brassens, ta mort en vacances, à Argelès-sur-Mer, dans cette Méditerranée traversée par les parfums venant tantôt d'Espagne et tantôt d'Italie, tes deux autres patries. C'est le lieu que tu avais choisi pour t'installer pour une retraite sans cesse repoussée par de nouvelles aventures scientifiques. Mais comment oublier qu'Argelès-sur-Mer est habitée par la mémoire d'un autre exil, celui des républicains

espagnols, lieu hanté par le drame de « la retirada » et du camp d'internement. A un historien comme toi, cela n'a pas pu échapper. Alors tu passeras ta mort un peu en vacances mais en continuant le travail d'historien, que tu aimais tant, avec des compagnonnages qui seront certainement à ton gout. Sacré Gara, tu vas nous manquer.